

Partir du bruit total

Un entretien avec Benoît Moreau

Marc Haas

Marc Haas : Peux-tu nous décrire ton parcours musical et ta formation ?

Benoît Moreau : C'est un peu mélangé, quand j'étais enfant j'ai fait des études de piano et de clarinette qui mélangeaient le classique et le jazz, c'était tout ce qu'il y avait de plus normal et traditionnel. Et puis j'ai toujours évolué au fil des rencontres que j'ai faites, d'abord avec un ami qui m'a initié au jazz contemporain et qui a fait que je me suis intéressé à cette musique, plutôt en autodidacte si on peut dire, et qui a fait que je me suis dirigé assez naturellement vers l'improvisation et la musique plus libre. Plus tard c'est Dragos¹ qui m'a incité à venir en classe de composition au conservatoire de Genève, où j'ai fait la partie la plus académique de toute ma formation, même si le professeur de l'époque, Éric Gaudibert, n'était pas connu pour son enseignement académique. C'est peut-être pour ça que j'ai eu la chance d'entrer dans cette classe. J'y ai étudié la composition instrumentale et électroacoustique. Ces études m'ont vraiment donné envie de faire de la musique et de la composition. Comme pour la plupart des autres élèves à ce moment, Gaudibert a ouvert un monde musical incroyable et très stimulant pour moi.

Comment qualifierais-tu le genre de musique que tu fais actuellement ?

C'est toujours compliqué de définir un genre, ça regroupe un peu tout. Pour moi c'est difficile de donner un nom à ce que je fais parce que beaucoup d'étiquettes vont, et aucune ne va... mais je pense que je suis peut-être un peu malgré moi dans le moule de la musique contemporaine, et en même temps ce que je fais dans l'improvisation serait plutôt considéré underground par son aspect expérimental et improvisé. Mais pour moi, ça reste toujours la même chose, la même énergie.

Comment as-tu rencontré les gens avec qui tu joues actuellement dans le collectif Rue du Nord ?

C'est une très vieille histoire, certains sont ensemble depuis la

fin des années 90. Le collectif a fêté ses dix ans il y a une année mais on joue ensemble depuis plus longtemps, nous nous sommes rencontrés pas tellement par le conservatoire, mais vraiment par des rencontres, le plus souvent surprenantes, autour d'un intérêt commun pour la musique expérimentale. Le collectif Rue du Nord a commencé par jouer des musiques d'origine balkaniques sur les marchés, et ensuite, en concert, on oscillait entre jazz et musiques traditionnelles des pays de l'Est. Nous avons toujours été attachés aux musiques traditionnelles avec ce groupe, et puis on a évolué ensemble dans le genre que nous faisons maintenant, qui n'est d'ailleurs pas facile à décrire mais qui peut se « ranger » dans la catégorie *musique improvisée*. On a aussi fait des reprises de chansons de cabaret, de rock, on a même un groupe de disco, Discollectif, qui avait été créé à l'occasion des dix ans de notre festival... c'était une blague, et il se trouve que ça continue. Avec cet ensemble on a fait des choses assez variées qui nous ont rassemblés autour de projets parfois pluridisciplinaires, parfois de musique écrite...

Et du coup qu'est-ce qui vous a amenés à l'improvisation ?

Je pense que pour nous tous dans le collectif, il y a l'intérêt de manier la matière sonore, de la jouer en direct c'est-à-dire de la vivre sur le moment, de ressentir cette sensation du moment présent au contact des autres musiciens, d'être ouvert à la découverte, à des choses auxquelles on ne s'attend pas forcément. Il y a quelque chose de très agréable à cette situation. Bien sûr on connaît nos instruments, mais dans l'improvisation il y a cette possibilité de rencontre avec l'inattendu et la surprise, et il y a la tension du « live » qui stimule beaucoup et force en un sens à être très actif.

Est-ce qu'il y a des règles plus ou moins tacites que vous suivez quand vous improvisez sur scène ?

Non pas du tout, il n'y a pas de règle, mais par contre on sait qu'on va chercher à faire quelque chose ensemble, et qu'on va se retrouver sur une certaine énergie, par exemple. Parfois on

se retrouve moyennement, donc le concert n'est pas terrible, et d'autre fois on est vraiment ensemble.

Et samedi [22 mars], au concert de l'Oblò, vous vous êtes retrouvés ?

On était vraiment content oui ! Le paramètre principal qui a joué pour nous c'est que nous ne nous étions pas vus depuis un certain temps, donc nous étions hyper contents de nous retrouver et de faire un truc frais et je crois que ça a bien été !

En effet ! Donc ça veut dire que vous n'avez pas fait de répétition pour vous préparer, vous y êtes allés vraiment « frais » ?

On profite toujours du sound check, qui dure parfois un certain temps, pour s'habituer à la sono de la salle, aux autres instruments, à l'acoustique. Parfois on en profite pour se dire qu'il faudrait aller dans telle ou telle direction, comme par exemple la grosse masse qui bouge doucement comme on a fait samedi, et dans d'autres univers ou d'autres moments nous serons tentés de faire autre chose.

Quels sont les liens entre musique composée, on pourrait dire traditionnelle, et la musique improvisée ?

Pour moi il y a énormément de liens. C'est vraiment personnel mais j'aborde ces deux types de démarches (si on veut les séparer) de manière assez similaire. Mon intérêt premier c'est travailler la matière sonore, la sculpter pour qu'elle donne quelque chose, que ce soit pour une pièce électro, une improvisation, ou pour une composition purement instrumentale, le point de départ pourrait tout à fait se confondre. Après le processus de réalisation sera complètement différent et le résultat probablement aussi. Là j'ai peut-être le point de vue du compositeur, mais je sais aussi pertinemment que pour des musiciens qui sont interprètes et non compositeurs, comme il y en avait samedi, l'idée est un peu la même. Dans certaines partitions d'aujourd'hui, écrites avec plus ou moins les mêmes techniques qu'en 1830, ces musiciens trouveront ce même intérêt à manier le son et feront des liens avec les territoires sonores qui leur sont familiers ou qui se rapprochent de leur pratique de l'improvisation et de l'expérimentation.

Est-ce qu'il y a un message que vous essayez de faire passer à l'audience par le fait que vous créez sans composer au préalable ? Est-ce qu'il y a un lien par exemple avec l'art conceptuel ?

Non, je ne crois pas, on n'essaie pas forcément de faire passer un message. Ou alors c'est toute la démarche musicale qui est un message, un positionnement artistique ou politique ou autre chose. Certains me contrediront peut-être. Ce qu'il y a de bien avec l'improvisation, c'est qu'on montre tout un cheminement, tout un processus qu'on a mené avec notre instrument. La musique qui est faite à ce moment intègre toujours beaucoup de choses, une histoire, une situation. En ce sens, peut-être que ça se rapproche de l'art conceptuel dans la mesure où ce dernier se caractérise par la prédominance du processus sur le résultat.

Et est-ce que vous construisez votre musique en réaction à certains courants, y compris récents, ou en opposition à eux ?

Certaines musiques ou courants nous aident à définir ce qu'on fait par élimination, mais je ne pense pas que ce soit notre motivation première de réagir ou de s'opposer à un courant.

Dans l'ensemble que vous formez actuellement avec le collectif Rue du Nord, quelles sont vos principales influences ?

Il y a, bien sûr, les musiques électroacoustiques dites « savantes » et celles expérimentales, il y a la musique contemporaine écrite, mais je pense que nous avons aussi des influences d'ailleurs, par exemple du rock, de musiques traditionnelles d'un peu partout... et il y certainement d'autres choses que la musique.

Et au niveau personnel ? Mike Patton ? Le rock ? Le punk ?

J'ai beaucoup écouté des groupes expérimentaux plus rock, comme Mike Patton, j'étais un grand fan de Mr. Bungle ; j'écoute moins maintenant et ça me manque, mais c'est vrai que je suis moins proche des choses plus purement rock'n'roll qu'il a faites. Je l'ai vu sur scène et c'est vraiment un personnage. Sinon j'ai beaucoup écouté John Zorn aussi, et Fred Frith qui reste un guitariste incontournable de la scène expérimentale. J'ai pas mal écouté de punk, Einstürzende Neubauten, par exemple, mais c'est vrai que par rapport à d'autres, comme certains de mes amis, je suis moins « à la recherche » ; ça me manque d'ailleurs et je m'en veux ! Par contre je crois avoir beaucoup écouté des compositeurs comme Gérard Grisey, Helmut Lachenmann, Michel Chion, György Ligeti, Georges Aperghis... Et il est très intéressant de lire ce qu'on écrit ces gens, comme John Cage, Pierre Schaeffer, Luigi Nono... Lire et écouter, c'est une très bonne école, mais il y a encore mieux pour moi : les amis musiciens avec qui je travaille, comme Dragos justement.

Et aujourd'hui qu'est-ce que tu cherches ?

Actuellement je fouille plus du côté de la musique expérimentale que dans la musique contemporaine écrite en tout cas. Mais si je dois citer un exemple de ce que je recherche maintenant, il y a le Molam, la musique thaï de la république d'Isan [nord-est de la Thaïlande] qui m'intéresse pas mal, je cherche à travailler là-dessus avec d'autres musiciens. Il y a des sons et une énergie qui me donnent envie d'écrire des choses de manière différente, d'imaginer des musiques qui me forcent à changer des points de vue, utiliser leurs aspects particuliers, dansants ou pas, leurs sonorités, leurs couleurs vraiment particulières. Je trouve ça fascinant. Ces mélanges entre élan, rythme et couleur de voix, c'est très spécifique, et le côté traditionnel donne une cohésion particulière qu'on a envie de pouvoir réutiliser pour en faire quelque chose qui ouvre sur autre chose... C'est incroyable de découvrir une musique qui a trois cents ans, dans laquelle on retrouve une cohésion différente, quelque chose de nouveau pour nous qui a été forgé par des sonorités particulières, avec des instruments particuliers, dans des villages isolés. Les moments de découverte de ce genre de musique sont géniaux.



Benoît Moreau sur scène, spectacle Bec & Ongles, 2014. Photo: Tailbat Vanroth

Et est-ce que tu explores aussi du côté des musiques plus « mainstream » comme la pop anglaise ?

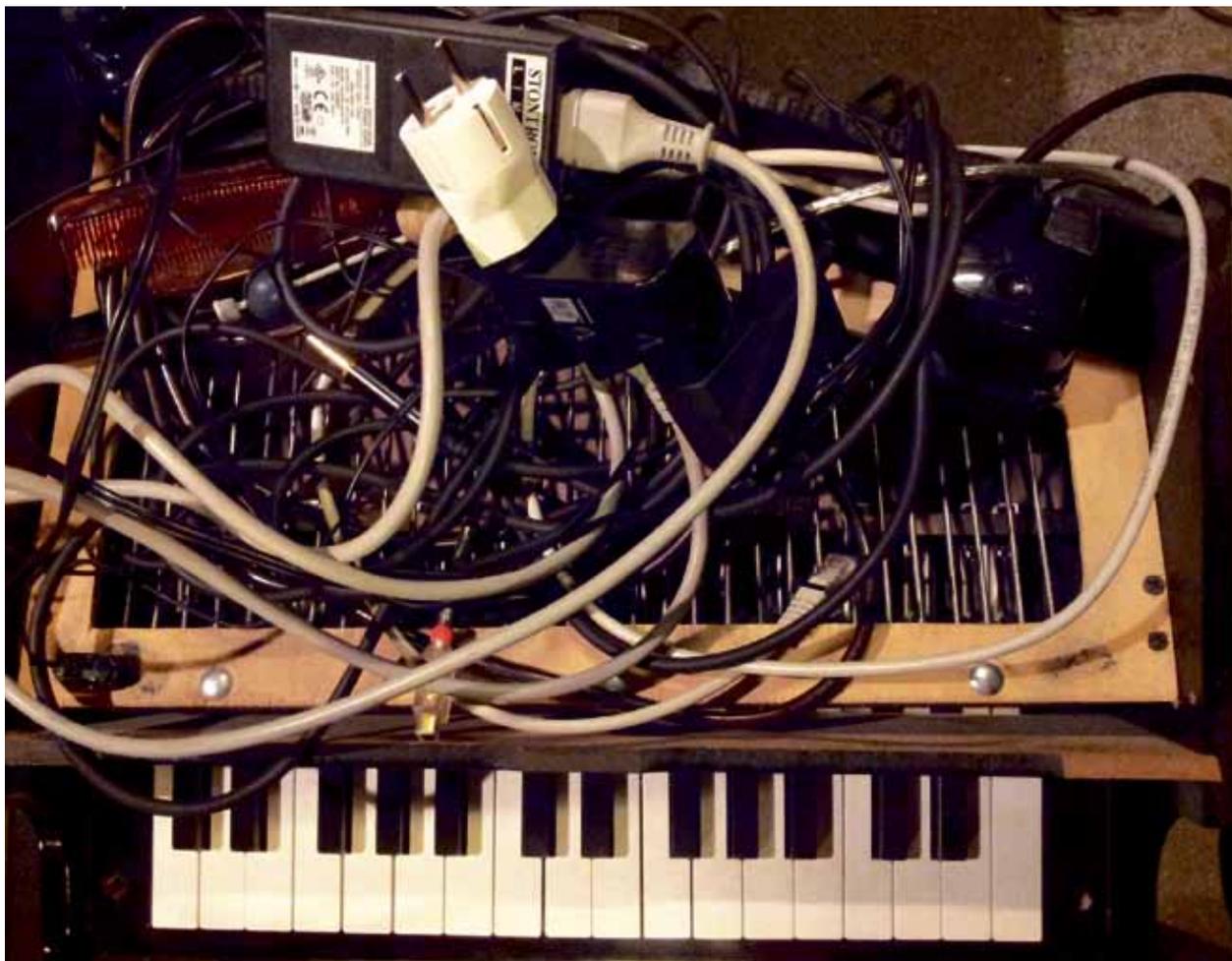
Ah oui bien sûr, mais c'est vrai que là j'ai moins de références. Enfin je ne suis pas sûr d'avoir de références précises ailleurs non plus ! Quand j'étais jeune j'ai eu des lacunes terribles dans la musique pop que j'ai l'impression de n'avoir jamais vraiment rattrapées, mais je trouve qu'il y a du bon partout. Le folklore américain, la tech minimale, le hardcore 8-bit... Il y a des choses intéressantes partout.

Et niveau noise, c'est quelque chose que tu aimes écouter pour le plaisir ?

Ah oui bien sûr, la noise comme on l'entend parfois au LUFF [Lausanne Underground Film and Music Festival] c'est toujours intéressant, même si le fait qu'ils jouent beaucoup avec les limites de la sono, à la limite de faire tout péter, ce qui parfois me freine un peu, il y a toujours plein de choses à prendre musicalement. J'aime bien le fait d'imaginer que dans la noise il y a une espèce de bruit total, c'est-à-dire que tu pars du bruit le

plus complet, le plus plein, le plus rempli, le plus assourdissant possible et ensuite tu vas faire des choses dedans, sculpter en enlevant des couches successives. J'adore cette idée-là, et je tente de l'appliquer dans d'autres domaines musicaux.

J'avais travaillé avec des enfants pendant trois mois à Genève, on devait préparer un concert — il ne s'agissait pas de leur apprendre à lire la musique — donc on a bricolé des instruments et on a trouvé des moyens de les mettre ensemble pour les restituer au concert. Il se trouve que j'avais deux classes, et à l'une des classes j'avais proposé l'idée de partir dans le silence et construire graduellement des textures de son, des événements qui allaient se succéder pour faire une pièce, et avec l'autre classe j'avais proposé qu'on commence en jouant tous le plus fort possible sans s'arrêter, et ensuite essayer de dégager des choses de ça. Je ne sais pas si ça leur a parlé ou pas, mais pour moi, voir ces deux classes faire un concert en partant de deux points de vue opposés, j'ai trouvé ça vraiment intéressant. Partir de tout et partir de rien... On peut écouter les concerts sur mon site d'ailleurs².



Piano jouet préparé pour le spectacle Toyoyoy, 2014. Photo: Benoît Moreau

Au moins dans l'aspect qu'on pourrait qualifier de non virtuose, tu penses que les enfants peuvent apporter quelque chose à la musique ?

Ah oui, clairement ! On voit souvent en improvisation des gens qui développent des instrumentariums ou des choses purement électroniques faites à l'ordinateur, où on ne peut pas parler de virtuosité instrumentale au sens classique, mais où il faut plus parler de sensibilité ou de musicalité. À l'inverse on peut aussi mettre un ordinateur dans les mains de quelqu'un de très virtuose et il produira quelque chose de très inspiré, mais c'est vrai que les deux ne sont pas forcément liés. Avec les enfants il y a cette possibilité d'accéder à la musique très simplement ou par le pur « feeling ».

Et dans vos improvisations, il y a à la fois des instruments traditionnels comme la contrebasse et la clarinette, et à la fois des machines, des synthétiseurs, des tables de mixage. Est-ce que les deux se complètent ? De quelle façon ?

Ah oui tout à fait, au niveau du travail sur le son, les deux méthodes se rejoignent. Les instruments classiques cherchent aussi beaucoup à rejoindre les sonorités électroacoustiques,

en tout cas dans les cinquante dernières années une des plus grosses révolutions de la musique c'est l'utilisation de ce qui est électrique et qui est ensuite devenu électronique. La musique électronique ou analogique c'est clairement pour moi une des plus grandes révolutions, dans le sens où à la fois le monde acoustique a tenté d'imiter les sonorités et les capacités de l'électronique, les filtrages et les distorsions du son — c'est une recherche qui est toujours très forte au niveau instrumental — et puis à la fois au niveau électronique, avec les instruments comme les capteurs et les contrôleurs, la recherche d'une sorte de légitimité qui leur permette d'être considérés comme des instruments à part entière, comme des instruments physiques. Historiquement et acoustiquement il y a vraiment convergence entre les deux, il y a une confrontation qui permet aux deux de s'enrichir mutuellement.

Du coup, est-ce que la révolution numérique pourrait permettre de se passer des instruments traditionnels, du fait que théoriquement une machine peut produire tous les types de sons, y compris les sons organiques ?

Je ne pense pas, les instruments acoustiques permettent de

produire quelque chose de très vivant et n'ont pas le problème du haut-parleur. Avec l'électronique, par contre, c'est toujours le problème : le haut-parleur n'est que rarement aussi vivant qu'un instrument mis en vibration par un effort humain.

Est-ce qu'il y a dans votre musique une dimension provocatrice ?

Non, je ne pense pas directement, par contre il y a souvent l'envie de secouer les choses, de sortir des sentiers battus, mais peut-être que c'est quelque chose qu'on fait un peu malgré soi-même, parce qu'on s'exprime, on se surprend avec les sons qu'on crée dans l'improvisation ; forcément, des fois, on dépasse ce qu'on connaît et ce dont on a l'habitude, et la dimension « live » est essentielle pour ça. Dans un concert en groupe, le fait de fonctionner à plusieurs entraîne forcément des moments où, sans vouloir choquer ou se choquer, on va s'interpeller, voir si quelque chose marche ou pas. Il y a la question du point d'écoute aussi, le fait qu'à certains moments tu t'entends plus fort que les autres, tu dois t'ajuster tout en restant obligé de contribuer activement. Tu ne peux pas seulement réagir, tu dois être actif et ça crée des tensions à la fois avec les autres musiciens et aussi vis-à-vis du public.

Et il y a la spécificité de l'instrument du coup...

Oui tout à fait, l'instrument que tu utilises fait que tu pourras entraîner le son dans une direction plutôt que dans une autre, à tel ou tel niveau avec tel ou tel timbre, ou bien te mêler à quelque chose, donc il y a un équilibre à trouver, une situation à laquelle il faut participer en suivant ou en orientant en fonction de ton instrument.

Quels sont tes projets actuels et à venir ?

Il y a plusieurs projets en cours, notamment avec le percussionniste qui a joué samedi, Luc [Müller]. On a une tournée prévue en avril. Puis une autre avec Thomas Lehn. Il y a un vinyle en solo qui va sortir tout bientôt, dans le cadre de mon projet *Toyoyoy*, qui est basé sur le piano jouet et l'électro. Sinon je travaille aussi sur une composition pour l'ensemble Vortex, de Genève, avec qui j'ai déjà travaillé, et qui sera jouée en Australie. Je fais aussi pas mal de musique de théâtre cette année, ce qui est assez nouveau pour moi.

Avec Rue du Nord on va également reprendre une musique de film, écrite avec Dragos, à Vevey et à l'Oblò de Lausanne en juillet. Il s'agit du film *Métropolis* de Fritz Lang. C'est une composition assez préparée et écrite pour deux heures et demie de film, on se réjouit de faire ça. C'est sûrement le concert le plus écrit de Rue du Nord, puisque d'habitude c'est plutôt des improvisateurs. On va aussi participer avec la galerie Circuit à Lausanne à l'exposition de Julien Sirjacq, on jouera tous les jours de l'exposition avec des archives de musique spectrale sélectionnées par lui.

Et quels ont été tes projets récents les plus mémorables ?

Je sors d'un concert à la Scala qui était organisé dans le cadre d'une académie, l'Académie du théâtre de la Scala. On a joué avec des étudiants dans le foyer, malheureusement pas dans

le grand théâtre ! Mais c'était vraiment super intéressant même si les conditions ont été un peu... difficiles, on dira, notamment au niveau de l'acoustique.

Et enfin, quelles ont été tes impressions du concert de samedi ?

J'ai aimé le fait qu'on soit sept sur scène, pour ce type de musique c'est déjà beaucoup, et j'y ai trouvé les moments qu'on recherche en tant qu'improvisateur. L'intérêt de l'impro en groupe est là : j'ai ressenti le plaisir d'être à l'écoute et d'être écouté, de voir que l'énergie circulait entre tout le monde et que nous tous on partageait ça. Tout le monde y a trouvé du plaisir, je crois. Jouer en duo, c'est très différent, les choses peuvent aller beaucoup plus vite, mais là, le fait d'être dans une masse, de sentir qu'on peut tirer et pousser en fonction de tous les autres c'est vraiment super agréable. C'est une sensation qui n'arrive pas toujours, et ça nous donne envie de faire directement un deuxième concert.

1 Dragos Tara, cf. notre entretien avec lui à paraître prochainement dans *dissonance*, et son site personnel <http://dragostara.blogspot.co.uk/>

2 <http://benoitmoreau.blogspot.co.uk/>
